

LES PORTES DU SANG

MICHEL DEL CASTILLO

LES PORTES
DU SANG

r o m a n

ÉDITIONS DU SEUIL

27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-059952-X

© ÉDITIONS DU SEUIL, AVRIL 2003

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

*À la mémoire de
Dora Schaul*

Avant-propos

Je n'aime pas les préfaces. Pourtant, je dois surmonter mon aversion, non pour expliquer ou éclairer, mais pour dissiper des malentendus.

Non, je n'écris pas une autobiographie ; non, le mot « roman » qui figure sur la couverture n'est pas un cache-misère. Oui, l'histoire que je raconte est chaque fois la même, reprise sous des éclairages, des angles différents. Non, il ne s'agit pas d'un ressassement névrotique, mais de l'approfondissement du même motif, traité par d'autres moyens, et ce choix n'est aucunement original : on le retrouve en musique chez les plus grands compositeurs, en peinture chez bon nombre d'artistes, notamment chez Cézanne. Mais oui, naturellement, il existe un lien entre cette histoire et ma propre histoire, telle que j'ai eu non à la subir, mais à la surmonter. Ce lien fait la tension du livre. Le personnage de Clara est ma Sainte-Victoire, un désespoir esthétique.

Il y a trois termes dans le mot *auto-bio-graphie*, et deux, dans mon cas, sont dépourvus de sens.

Auto : quel moi, alors que, dès ma petite enfance, je m'éprouvai désintégré, atomisé ? Quelle *bio*, quand la vie que je subis, dès l'âge de trois ans, était tout, sauf une vie ? Bizarre, fantastique, tissée d'incertitudes et d'énigmes,

rongée de terreurs obscures, elle m'apparut comme un mauvais rêve.

Il ne reste que le dernier terme, *graphie*. Lecture et écriture demeurent mon unique réalité, celle qui fait que j'existe, à mes yeux et à ceux des autres. Ni moi ni vie propre, je suis, par une *certaine lecture* d'abord, parti à la conquête d'une vie possible, laquelle posséderait une mémoire antérieure à toute mémoire, celle des contes, celle de la légende.

Beaucoup ne savent plus ce que cette évasion dans l'imagination poétique signifie. Des critiques, et non des moindres, confondent littérature et vérité, ce qui est à tout le moins naïf. À chacune de mes rencontres avec le public, je reprends la même anecdote qui semble chaque fois lumineuse à mes auditeurs, mais qui, six mois plus tard, aura été obscurcie par l'avalanche des témoignages enrobés de faux style.

Voici l'histoire : le 6 janvier 1939, les Rois mages (Père Noël des enfants espagnols) m'apportèrent les contes des *Mille et Une Nuits*, édités en une série de fascicules à l'aspect misérable. Je les lisais dans mon lit, le soir, et j'en étais transporté. Par l'éblouissement des prodiges ? Par le décor fabuleux ? Par les tapis qui volent et les lampes qui renferment des génies taquins ? Sans doute. Mais surtout par la situation de la conteuse qui, nuit après nuit, parle, invente pour échapper à la décapitation. Or je ne manque pas d'attirer l'attention de mes auditeurs sur ce point : n'est-il pas singulier qu'un petit garçon de cinq ans ait été captivé par cette jeune fille accroupie devant son maître et son bourreau ? Aurais-je éprouvé cette fascination si ma situation ne m'avait rendu la sienne si proche, fraternelle ? Shéhérazade me tendait un miroir où je me voyais condamné à une mort inexorable.

Jour et nuit, les canons tonnaient aux portes de Madrid, la bataille grondait à six stations de métro de la rue Goya où j'habitais ; ces commotions, *je ne les supportais pas*. Pour ajouter à ma panique, les avions italiens et allemands survolaient la ville ; les bombes sifflaient, explosaient, et, tapie au fond de son lit, ma grand-mère criait et sanglotait. Dans ce chaos, j'aurais peut-être pu m'orienter si la situation avait été claire : les bons sont ceux qui sont avec Maman, les méchants, ceux qui veulent sa mort. Les enfants raffolent de ces simplifications rassurantes. Las ! Ma mère redoutait autant certains de ses amis que les Maures et les fascistes. Communistes contre anarchistes et autres gauchistes, socialistes divisés, phalangistes contre monarchistes, dans mon cerveau de cinq ans une vérité *insupportable* se faisait jour : tout le monde veut tuer tout le monde. Où aurais-je pu me cacher pour échapper au grand massacre ? Chaque nuit, avant de partir pour la radio, ma mère me rappelait la consigne : « Si tu entends un long, un très long silence, si les canons cessent d'aboyer, cela voudra dire qu'ils sont entrés dans la ville. Je serai morte fusillée. Tu cours vers l'ambassade de France, tu dis ton nom, qui figure sur une liste. » Ce trajet jusqu'à l'ambassade, je l'avais fait cent fois ; sur tous mes vêtements, ma nourrice avait cousu un petit drapeau tricolore. Ainsi prêt pour la débandade, je me glissais dans mon lit et, le cœur lourd, je guettais la rumeur de la bataille. Ces explosions, ces ébranlements, je ne *les supportais pas*, mais le silence définitif, je l'aurais *supporté moins encore*, puisqu'il aurait signifié non la paix, mais la mort de ma mère. En vérité, il n'existait *aucune réalité supportable*.

Alors la jeune conteuse de Bagdad m'apparut, fragile, menacée par la folie, tentant d'échapper à une situation

insupportable. Je lisais les mots qu'elle opposait à la mort, je suivais ses phrases diaprées, et je découvrais une autre réalité, délivrée du délire et du sang, une réalité harmonieuse, qui était l'Art.

« Il y a un amont à la vérité », écrit superbement Pascal Quignard¹. Ce Jadis qu'il oppose au passé, ce fut, pour moi, la musique (ma vocation première) et la littérature.

Cette projection (la même qui arrache le pauvre Quijano à l'ennui de son village, aux ragots de sa gouvernante, aux platitudes du barbier, aux homélies du curé), ce mouvement de la lecture qui fait d'un misérable gentilhomme le plus pur et le plus héroïque des chevaliers, Don Quichotte, on paraît avoir oublié ce qu'il signifie pour la littérature, pour l'art en général : le refus de la tyrannie de l'aveu.

L'art libère d'abord de la vérité plate.

Se projeter dans la lecture, puis dans l'écriture, c'est échapper à un moi faible ou incertain ; c'est tourner le dos à une réalité invivable pour lui en substituer une autre, dotée de sens.

L'autobiographe (qu'on relise le début des *Confessions*) prétend délivrer la vérité. Il dit ce qui fut ; du moins croit-il que cela fut et qu'il le dit vraiment. Pour ma part, si j'ai pu un moment ajouter foi à ce qu'un universitaire a appelé le « pacte autobiographique », j'ai vite compris que je ne pouvais pas, sans tricher, relater ce qui était advenu, puisque j'ignorais ce que j'avais vécu. J'en étais donc réduit non pas à inventer, mais à poursuivre une enquête, une quête *de et en soi*.

Les Portes du sang, c'est cette poussée non pour trouver la vérité, mais pour tenter d'en construire une. Angelina,

1. Extrait de la conférence prononcée au Centre Roland-Barthes et publiée par *Le Monde* le jeudi 21 novembre 2002.

la narratrice, sa tante, Elisa, les différents témoins, jusqu'aux documents, authentiques (je me suis interdit d'y rien changer), tout participe de cette quête, commencée dans l'enfance, à Madrid, quand j'interrogeais l'image de la jeune conteuse des *Mille et Une Nuits*.

Avec ce roman, je n'entends pas rendre des comptes, ni à moi-même ni à ma mémoire ; je ne m'adresse pas à des lecteurs avides de révélations. Je parle à des lecteurs qui aiment le roman. Je leur raconte une histoire probable, trouée d'incertitudes.

Cette histoire finit peut-être par faire une vérité, mais elle la fait à l'intérieur du genre romanesque – cahier des charges, disait plaisamment un éditeur de mes amis.

Point de psychologie à l'origine de ce livre, qui en essaie plusieurs, également incertaines ; aucune révélation, malgré la surprise que certains faits ne manqueront pas de produire chez le lecteur – mais ils ont déjà été publiés, encore que jamais dans cet ordre, par conséquent sans l'enchaînement ni la vigueur romanesques.

Le roman n'est pas une thérapie. Si la littérature guérit, ce n'est certainement pas en soulageant. Écrire, c'est débrider les plaies. Pense-t-on que Céline était moins fou après avoir écrit le *Voyage* qu'avant ?

J'ai eu cette chance de découvrir l'Art dans mon berceau – des bibliothèques, le piano –, et j'ai fait de cet univers ma patrie. Habiter ce pays ne signifie pas se retrancher du reste de l'humanité, mais la retrouver autre, transfigurée. Vouloir de force ramener cet univers enchanté aux échecs de la morbidité psychologique, c'est instaurer la terreur de la bonne santé, de la parfaite hygiène, obsession dont nous mesurons chaque jour les ravages.

L'Art, faut-il le rappeler, n'est pas moral, non plus immoral. Il ne dit pas que Médée est une méchante femme

LES PORTES DU SANG

et qu'il est vilain de tuer ses enfants dans l'égarement de la folie érotique. Il se contente de montrer ce désordre terrible en suscitant notre pitié. Il nous rend fraternels par l'exploration de nos propres abîmes.

Clara del Monte appartient à l'Art, non au témoignage ou à l'aveu. Si elle fut ma mère, elle est devenue, de livre en livre, un objet esthétique. Je l'ai voulu ainsi. Je demande qu'on respecte mes choix.

Michel del Castillo

I

En renonçant à tout, il avait installé dans son existence cette petite quantité de mort dont on peut disposer en continuant à vivre.

Giuseppe Tomasi di Lampedusa,
Le Guépard

Je poursuivais des études de littérature dans une université américaine lorsque ma tante paternelle, Elisa Toldo, historienne de formation, auteur par ailleurs de biographies à succès, conçut le projet de retracer le destin de Clara del Monte, qu'elle avait connue dans sa jeunesse et dont les frasques et les provocations avaient scandalisé les femmes de son milieu et de sa génération. Durant plusieurs années elle mena une enquête scrupuleuse, interrogea les principaux témoins, lut et annota les livres de Clara, dépouilla sa correspondance. Au fur et à mesure que sa recherche avançait, elle classait ces matériaux dans des cartons d'archives, rangés par ordre chronologique, depuis l'année de la naissance de Clara, 1905, jusqu'à celle de sa mort, 1992.

Atteinte du cancer qui finit par l'emporter, ma tante n'a pu raconter que les premières années de la vie de Clara, jusqu'à la chute de la monarchie, la guerre civile et son départ d'Espagne, le 8 mars 1939.

Peu de temps avant sa mort, Elisa rédigea à mon intention une lettre me demandant, si les éléments qu'elle avait rassemblés me semblaient offrir un intérêt suffisant, de mener son projet à terme. Formulée par une personne que j'ai aimée et respectée de son vivant, j'ai entendu cette

requête comme une obligation. J'essaie de l'exaucer sans trahir ses intentions ni déformer sa pensée.

Universitaires l'une et l'autre, cette proximité intellectuelle ne suffit pas à combler l'écart séparant nos deux générations, ma tante ayant été élevée, éduquée en Espagne, moi ayant passé mon enfance et ma jeunesse à l'étranger, d'abord à Paris où je suis née, plus tard aux États-Unis.

Plus décisive encore, il y a cette coupure entre nous, la guerre civile : je ne l'ai pas connue alors qu'elle a cruellement frappé ma tante ; je dois ajouter la dictature franquiste dont, bien que de tradition monarchiste, ma tante s'accommoda, au point de faire de sa maison un centre de ralliement pour les personnalités de passage à Madrid durant la décennie 1955-1965.

Ces différences expliquent les difficultés que j'ai rencontrées dans mon travail.

Pour la partie que ma tante avait rédigée, il m'a suffi de donner une forme achevée à son récit, ce qui m'était d'autant plus facile que Lorca hantait le livre, si bien que je me retrouvais en pays de connaissance.

Plus tard, l'aggravation de sa maladie l'empêcha d'écrire. Ma tante choisit alors d'enregistrer les propos des témoins ; sa secrétaire, la señorita Mendos, les transcrivait ensuite. Autant que ses forces le lui permettaient, Elisa Toldo relisait ces copies, les annotait scrupuleusement. Jusqu'à la fin de sa vie, ce fut son mode de travail : un gribouillis de notules à peine lisibles.

Je dus résoudre une première question de méthodologie : rédiger moi-même à partir de ces enregistrements ou les transcrire tels quels ? J'ai opté pour la voie médiane : mettre en style écrit ces monologues encombrés de répétitions, ponctués d'interjections et d'onomatopées ; pour

LES PORTES DU SANG

aléatoire qu'il soit, c'est cet arbitrage, je crois, qui respecte le mieux le travail de ma tante. Je n'ai cependant pas pu m'en tenir rigoureusement à ce principe; il m'a fallu expliciter certaines remarques, parfois sibyllines, d'Elisa. Je me suis également résignée à reconstituer le décor et l'atmosphère de certains dialogues pour les rendre compréhensibles. Enfin, j'ai repris l'enquête de ma tante afin de mieux élucider certains points restés obscurs.

Malgré toute ma réserve, je ne suis donc pas aussi absente de ce texte que je le voudrais. Du moins ai-je, dans toute la mesure du possible, évité de mettre en avant mes réactions, mes sentiments, mes opinions, me posant chaque fois la question: qu'aurait pensé ou dit Elisa Toldo?

Angelina Toldo

Enregistrement du témoignage
de Francisca Cavos,
militante communiste embarquée à bord
du *Sea Bank Spray*, le 8 mars 1939

Le 7 mars 1939, vers sept heures du soir, un ordre émanant de la direction du Parti en exil nous est parvenu : brûler nos archives et tenter de gagner Valence avant que la route soit coupée. À vrai dire, nous n'avions pas attendu ces consignes pour commencer à nous débarrasser de nos dossiers. Depuis l'offensive lancée par les nationalistes contre la Catalogne, depuis l'entrée des franquistes dans Barcelone, le 26 janvier, depuis la retraite vers la frontière française de l'armée républicaine, suivie de l'exode de centaines de milliers de civils fuyant l'avance des légionnaires et des tambours marocains, la guerre était perdue pour nous. Jusqu'au 15 février environ, les franquistes occupèrent le reste de la Catalogne, procédant à une épuration systématique. Notre tour approchait ; le front de Madrid et de la région du Centre commençait à se désagréger ; les soldats abandonnaient leurs tranchées pour rentrer dans leurs foyers ; dans la capitale même, une nouvelle guerre fratricide opposait les partisans d'une paix négociée aux défenseurs d'une résistance à outrance. Jour après jour, la défaite tournait à la débâcle. Depuis nos locaux du siège du Parti, nous entendions le bruit de la bataille à moins de cinq kilomètres de Jaén.

Enfin, vers deux heures du matin, nous avons quitté la

ville. C'était une nuit dure et tendue. Dans l'exil, chaque fois que je penserai à mon pays, c'est cette lumière de gel et d'étoiles que je reverrai. Nous foncions à tombeau ouvert, nous assurant, à chaque barrage et dans chaque village traversé, que la voie devant nous était libre. Une fuite ? Une débandade plutôt.

Lorsque nous atteignîmes les faubourgs de Valence, une aube sale et grise se levait. Des explosions formidables ébranlaient l'air, un nuage de fumée envahissait les rues : des équipes de dynamiteurs faisaient sauter les dépôts de munitions et mettaient le feu aux entrepôts de carburant. Dans un silence hébété, une multitude épuisée s'écoulait vers le port. Un regard parfois s'élançait de la foule, nous débusquait au fond de la voiture, un regard chargé d'une telle haine que j'en frissonnais de peur. Ceux qui, hier encore, nous applaudissaient, ils nous auraient dépecés. Il faut un coupable aux débâcles.

Un cargo battant pavillon britannique, le *Sea Bank Spray*, affrété par les camarades français du Havre, attendait de lever l'ancre. Si mes souvenirs sont bons, ce fut l'un des derniers, sinon le tout dernier bateau à quitter le port.

Dans mes rêves de pauvre, les paquebots avaient plusieurs étages, des ponts superposés ; leurs coques étinceaient au soleil ; des panaches de fumée s'échappaient de leurs cheminées. Le *Sea Bank Spray* n'en avait qu'une, de guingois qui plus est. Je me rappelle le choc en apercevant, derrière les vitres de la voiture, ce rafiote mangé par la rouille ; je me rappelle ma panique surtout : réussirions-nous à atteindre l'échelle d'embarquement ? Dans le port, il régnait une atmosphère de folie. Ils étaient des milliers à se bousculer, hurlant, tentant de prendre d'assaut la passerelle. Des visages tordus par la haine se collaient aux

vitres de la Renault, des bouches criaient des injures : « Salauds ! Embusqués ! », des poings se tendaient.

Nous gravâmes l'échelle sous les huées, tête baissée. Comment ces malheureux auraient-ils compris que nous n'étions pas des lâches, que nous obéissions aux ordres, décidés à poursuivre la lutte en France, partout où le Parti nous dirait d'aller ?

Aucun communiste n'a jamais aimé se sentir séparé des masses. Cette défaite définitive et, surtout, injuste nous laissait un sentiment d'amertume. Nous avions la certitude d'avoir eu, depuis le début de la guerre, raison contre les anarchistes et les gauchistes qui, en effrayant les classes moyennes, en dressant contre nous les catholiques, avaient contribué à notre déroute. Je crois avoir pleuré ce matin-là, mais de rage.

Je nous revois, entassés sur le pont, regardant cette foule qui gémissait, suppliait.

Nous attendîmes plusieurs heures avec une inquiétude d'autant plus grande que l'un de nos camarades, armé d'une paire de jumelles, suivait la progression des soldats nationalistes qui descendaient les pentes des montagnes d'un pas tranquille, avec une lenteur atroce. Autour de nous, les réfugiés se racontaient les derniers naufrages causés par les sous-marins italiens rôdant à la limite des eaux territoriales, récits qui ajoutaient à la confusion. L'impatience et la peur menaçaient de tourner à l'émeute.

Fille de communiste, j'ai adhéré au Parti à l'âge de dix-sept ans. Dressée à respecter les consignes, je ne me posais aucune question. Nous attendions, pensais-je, l'un de nos dirigeants. Je restais impassible, rabrouant ceux qui s'agi-

Mon frère l'idiot
prix de l'Écrit intime
1995
et coll. « Folio », n° 2991

AUX ÉDITIONS GALLIMARD

Tanguy
1995, nouvelle édition; et coll. « Folio », n° 2872

Rue des Archives
prix Maurice-Genevoix
1994; et coll. « Folio », n° 2834

AU MERCURE DE FRANCE

Mort d'un poète
prix RTL
1989
et coll. « Folio », n° 2265

AUX ÉDITIONS DES CENDRES

Colette en voyage
2002

AUX ÉDITIONS BOURGOIS

Gérardo Laïn
1997
et coll. « Points Roman », n° R 82

BAYARD ÉDITIONS - CENTURION

La Halte et le Chemin
1985

